

CONGRÈS MONDIAL DES SALÉSIENS COOPÉRATEURS

DISCOURS DE CONCLUSION DU RECTEUR MAJEUR

Sacrofano (Rome), 9 mai 2026

Avant de citer un nom, j'aimerais partager une réflexion. Ce sont des moments qui marquent profondément, et avant tout, je tiens à souligner un point essentiel que nous ne devons pas oublier.

Il s'agit d'un **organe de gouvernance**. Nous ne sommes pas réunis ici simplement pour passer trois jours de joie et de convivialité. Il n'était pas nécessaire que 350 personnes viennent à Rome pour cela : chacun aurait pu vivre cette joie chez soi, avec les autres Coopérateurs. Nous sommes ici, au contraire, pour une expérience de gouvernance et d'animation, et chacun d'entre vous est présent parce qu'il porte une responsabilité. Vous n'êtes pas ici par oisiveté ; vous êtes ici parce que vous avez été appelés. Et cela ne doit jamais être oublié, car en l'absence de véritable gouvernance, chacun finit par « gouverner ». C'est ce qu'on appelle l'anarchie. En revanche, lorsqu'il y a une gouvernance, nous avançons ensemble, sans laisser personne derrière, et ceux qui sont devant s'adaptent au rythme de la communauté.

Dans ce contexte, je voudrais rendre hommage à Don Pascual et à Don Ángel, dont la Congrégation et toute la Famille salésienne continuent de bénéficier profondément. Je saisis cette occasion pour remercier nos deux Recteurs Majeurs émérites, le Père Pascual et le Cardinal Ángel. Je voudrais que nous les applaudissions, car, à l'instar de tous les Recteurs Majeurs qui ont succédé à Don Bosco, depuis Don Rua, le Recteur Majeur est le père de la Famille salésienne, garant de son unité et de sa communion. Et, grâce à Dieu, nous, Salésiens et membres de la Famille salésienne, chérissons cette responsabilité. Don Bosco unit tous les groupes, et c'est un don précieux que nous devons préserver avec soin, car il est si facile de le perdre. Et cela dépend, une fois de plus, du gouvernement.

Je voudrais donc vous proposer cette prémisse, car les quatre mots que je souhaite maintenant partager avec vous nous aident à envisager l'avenir avec espérance, sérénité et calme. L'Esprit qui agissait en Don Bosco continue d'agir en nous aujourd'hui, et nous devons en être conscients. Ce don, ce talent qu'est le charisme salésien, nous a été confié, et nous ne pouvons l'enfouir par peur ou par inertie, car le Seigneur nous demandera des comptes.

Voici donc les quatre mots.

Je reprends le premier mot de l'homélie de Don Pascual ce matin, lorsqu'il nous a parlé de Paul qui aspirait à aller quelque part, mais que l'Esprit l'a conduit ailleurs.

Ce premier mot est « **écoute** ». L'écoute est synonyme d'humilité : nous n'avons pas toutes les réponses, car souvent, nous ne connaissons même les questions avec précision. Il ne s'agit pas simplement de « nouvelles » questions, mais parfois de questions impensables et inédites. Si nous ne sommes pas humbles, si nous ne nous arrêtons pas pour comprendre les questions avant de donner des réponses, nous courons le risque de devenir présomptueux, en construisant la maison sur le sable et non sur le roc. L'humilité signifie mettre Dieu au centre, et non notre propre ego. Cela signifie reconnaître que l'appel vient de Lui, et non de notre propre initiative ; que la mission est la Sienne, et non notre projet personnel.

Ceci, chers amis, est fondamental. Nous l'entendons dans l'Évangile de ces jours : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais je vous ai choisis. »

Si l'on regarde les premières années de Don Bosco çà l'internat Ecclésiastique, on remarque que Cafasso ne lui demanda pas d'organiser des matchs de football ni des cours de catéchisme. Il lui dit plutôt : « Viens avec moi, découvre la ville, écoute la ville avec les oreilles du cœur et les yeux du cœur. » Dans les Mémoires de l'Oratoire, Don Bosco nous confie sa réflexion face à la grandeur de la misère humaine. Cette réalité le surprend, car ni à Chieri, ni à Castelnuovo, ni même dans les modestes maisons des Becchi, il n'avait jamais connu une telle situation. Et Cafasso lui demanda avant tout d'écouter.

À un moment donné, Don Bosco veut mettre son projet à exécution : il prend ses bagages et se prépare à partir, disant en substance : « Je m'en vais, je pars en mission. » Cafasso, homme sage, l'arrête et lui dit : « Laisse tes bagages là. Attends. Calme-toi. Pars avec Borel pendant un an, et le Seigneur te montrera le chemin. »

Vous voyez, l'écoute n'est pas d'abord une action, mais une attitude intérieure d'humilité : j'écoute. La générosité, à elle seule, n'est pas le critère ultime, ni seul.

Nous voulons répondre aux besoins des pauvres. Bien sûr, nous répondons, mais d'abord, nous devons L'écouter : quoi, où, comment, quand.

L'humilité est fille de l'intimité avec Dieu ; ce n'est pas un exercice purement volontaire. L'humilité naît de l'intimité avec Dieu, avec Sa Parole, de l'ouverture de nos cœurs à Son Esprit. C'est là que nous trouvons les sources qui nous encouragent, la force qui nous montre le chemin et nous soutient.

L'écoute commence à un niveau personnel, en s'écoutant soi-même.

C'est l'histoire d'Augustin, que le pape Léon, augustin transmet de mille manières. Augustin est peut-être le cerveau le plus fin que l'humanité ait

engendré. Il a cherché, il possédait tous les outils – il était intelligent, perspicace, brillant – et il a longtemps cherché. À un certain moment, cependant, il s'arrête et, recourant à lui-même reconnaît : « Tu étais à l'intérieur de moi et je te cherchais à l'extérieur. » Il utilise trois mots latins : *intior*, *intimo*, *meo* (plus intime que mon intime). Tu étais présent à l'intérieur de moi et j'étais hors de moi-même.

Ceci s'applique à chacun de nous : trouver le temps de s'écouter, le Dieu qui habite dans le sanctuaire de notre conscience. L'écoute n'est pas seulement un acte d'humilité, mais – permettez-moi d'employer le terme – c'est un acte de véritable intelligence, d'authentique sagesse.

Ceux qui sont sages, ceux qui sont véritablement intelligents, savent être en présence d'eux-mêmes, ils n'ont pas peur de le faire, car ils portent le Divin en eux.

Les trois mots suivants sont tirés des paroles du pape François, prononcées lors de l'inauguration du chemin synodal. Je les ai entendus à nouveau ces derniers jours, notamment dans la présentation très opportune d'Antonio Boccia, dans le commentaire de Mère Chiara, lors d'ateliers de groupe auxquels j'ai participé, et en écoutant des jeunes.

Le deuxième mot est **communio**. Don Bosco n'employait pas le langage théologique actuel, mais son intuition était la même : l'union avec les communautés salésiennes, avec les présences, l'unité entre les membres de l'Association.

Aujourd'hui, Don Bosco dirait : créons la communion, tissons des réseaux. Mais lavraie et authentique communion est le fruit de l'intimité avec Dieu. La communion n'est pas un simple processus organisationnel. Dans une perspective évangélique, la communion est la participation à la communion du Père et du Fils dans l'Esprit. Ce n'est pas une théologie abstraite : c'est la vérité la plus concrète, où l'humain fait place au divin. L'être humain est appelé à s'élever, à recevoir l'amour que Jésus reçoit du Père, à le vivre dans la force de l'Esprit et à entrer dans cette dynamique.

Si, sur le plan personnel nous restons honnêtes devant Dieu, cette expérience devient immédiatement communion.

Il ne peut y avoir de véritable communion si elle n'est pas le fruit d'une intimité avec Dieu. L'humilité, dès lors, est indissociable de cette intimité.

Lorsque nous percevons la possibilité de scissions, de fragmentations et de divisions, nous sommes appelés à apporter le baume de l'unité, du pardon et de la paix. Fixons notre regard sur la croix, en nous souvenant de Maman Marguerite et de Don Bosco.

Mais attention : si l'intimité avec Dieu fait défaut, la nature humaine, avec ses faiblesses, nous asservit. Et nous commençons à ne penser

qu'horizontalement : « Ah, qu'est-ce qu'ils m'ont fait ! Ah, pourquoi ont-ils fait cela... » Si nous choisissons cette voie, c'est la fin.

L'esprit de famille n'est pas une émotion passagère. L'esprit de famille, c'est l'humanité éclairée par la personne du Christ.

Ce n'est pas non plus une sorte de « Tout passe, on laisse aller ». Non. L'esprit de famille, c'est accueillir les gens avec leurs blessures, car je connais les miennes et je me sens accueilli par Jésus. Je n'ai aucune raison de rejeter les autres à cause de leurs blessures.

La communion n'est donc pas une technique, mais plutôt une docilité à l'action de l'Esprit. Ce qui m'amène à dire que lorsque je raisonne, et que je suis peut-être en colère – et peut-être même que j'ai raison –, cela ne peut pas être la décision ultime. Je me place alors devant Jésus et lui demande : « Seigneur, que me demandes-tu ? » C'est là que réside notre force. Mais cette force doit être nourrie par la contribution de chacun d'entre nous.

Les jeunes d'aujourd'hui – nous l'avons entendu – veulent des adultes authentiques ; ils veulent voir des communautés de Pères salésiens, de Sœurs salésiennes, des groupes de coopérateurs, des Salésiens coopérateurs, des personnes qui s'aiment les uns les autres. C'est rare dans notre culture. Les jeunes recherchent des leaders qui parlent un langage de paix, pas d'agressivité, pas de guerre, pas d'arrogance, pas d'intimidation. Ils recherchent des personnes dont la force réside dans leur liberté intérieure.

Nous savons bien que, dans ce moment historique particulier, le langage dominant est souvent celui du conflit, celui de la guerre comme instrument de relation, celui de l'intimidation de ceux qui se croient forts et pensent pouvoir faire ce qu'ils veulent.

Lorsque ce langage domine, ce sont les plus vulnérables qui en paient le prix : les personnes âgées, les enfants, les pauvres. Et les jeunes souffrent car ils se sentent impuissants, incapables d'agir.

C'est pourquoi nous devons être un ferment. Nos communautés et nos groupes doivent cultiver l'esprit de famille comme le plus grand et le plus beau cadeau ; un don qui n'est pas mesurable, mais qui est voulu, recherché, et qui est un baume. Combien de jeunes dans nos oratoires disent que leur véritable famille est l'oratoire ? Ils n'ont pas d'autre point de repère.

Communion. Veillons à ce que notre style de gouvernance, par l'exemple, favorise une écoute sereine, libre et profonde, propice à la communion, avec toutes nos blessures, toutes nos difficultés, toutes les croix que nous sommes appelés à porter.

Le troisième mot est **mission**. Mission signifie être envoyé pour écouter et, ensemble – dans l'écoute et la communion –, saisir le cri des jeunes.

Reconnaître, accueillir et discerner ce cri, car, comme dans le songe de Paul entendu ce matin, c'est là que l'Esprit nous parle. Ce serait un péché de laisser ce cri passer en vain, sans nous laisser interpeller. Le Seigneur nous parle à travers les jeunes que nous sommes envoyés servir. Don Pascual a dit un jour : « Les jeunes sont notre lieu théologique », le lieu où résonne la parole de Dieu (theou logos).

Lorsque nous regardons les visages de nos jeunes pour y contempler le visage du Christ abandonné, lorsque nous adoptons une attitude d'accueil, d'écoute, d'accompagnement, d'empathie et de patience, nous écoutons véritablement l'Esprit. Accueillons donc ce cri.

Les jeunes ne demandent pas l'extraordinaire. Ils demandent ce qu'il y a de plus simple et, précisément pour cette raison, ce qu'il y a de plus profond. Ils demandent de l'espace, non pas tant de l'espace physique, mais de l'espace dans nos cœurs.

Ils réclament d'être acceptés, ils veulent se sentir attendus et accueillis. Ils recherchent la sincérité dans un monde saturé de fausses informations.

Lorsque nous découvrons les histoires personnelles de certains jeunes – qui, sur les réseaux sociaux, sur Facebook, donnent peut-être l'impression que « tout va bien » –, nous comprenons qu'ils ont besoin de patience. Parfois, ils débarquent comme un volcan : pourquoi ? Parce qu'ils ont besoin de confier leur colère à quelqu'un qui sait la respecter, car la colère fait partie de leur histoire. Il ne faut pas la condamner d'emblée.

La violence de nos jeunes ne doit pas simplement être condamnée, mais accueillie avec amour, au sein de relations sincères et profondes.

Mission signifie aussi reconnaître nos limites. Bien souvent, nous n'avons que « cinq pains et deux poissons », rien de plus. Et pourtant, nous risquons de dire : « Non, ils sont à moi. » Au lieu de cela, Jésus nous répète : « Cinq pains et deux poissons suffisent amplement. » Car ils sont entre ses mains. Si ces ressources restent uniquement entre nos mains, elles deviennent un poison, car elles alimentent notre égoïsme.

Le Seigneur sait de quoi nous sommes faits. Nous ne sommes pas les sauveurs du monde : il y en a déjà un, et cela suffit. Nous le suivons, avec nos cinq pains et nos deux poissons.

Veillons à ce que notre enthousiasme pour le service des pauvres ne se mue pas en idéologie, ne soit pas le fruit d'un choix purement politique ou d'un simple projet opérationnel, mais qu'il naisse d'une réelle compréhension du besoin, selon la logique de l'Évangile. Si notre enthousiasme n'est pas canalisé par l'Esprit, il risque de ne pas saisir le véritable cri des pauvres.

Il y a près de quarante ans, en 1988, Jean-Paul II publiait *Christifideles Laici*, qui a ensuite inspiré notre GC24 (1996) : *Salésiens et Laïcs*. J'aimerais lire une phrase que, vingt-cinq ans plus tard, le pape François reprend dans *Evangelii Gaudium*.

Saint Jean-Paul II écrit : « La communion est mission. Elles sont profondément liées. Elles se complètent. Elles s'impliquent mutuellement, au point que la communion représente à la fois la source et le fondement de la mission. La communion est missionnaire, et la mission est au service de la communion : une circularité.

C'est pourquoi, lorsque Don Bosco insiste sur l'esprit de famille, il ne pense pas à un environnement de pure protection, mais à un environnement « divin », un environnement de perspective, où l'humain est élevé pour être ensuite envoyé.

Le pape François reprend ce thème : l'intimité de l'Église avec Jésus est une « intimité itinérante », et la communion se configure essentiellement comme une « communion missionnaire ». Une intimité qui n'est pas intime, repliée sur elle-même.

Pour nous, la dimension spirituelle est fondamentale. Ainsi, nous comprenons la grande intuition de Don Bosco : il n'offrait pas seulement à ses coopérateurs des pratiques spirituelles, l'Eucharistie, la Parole, les sacrements, les retraites. Tout cela était vécu pour le bien des jeunes, pour leur bien..

Spiritualité : une intimité itinérante. Communion : non pas intime, mais missionnaire, fidèle au modèle du Maître. « Il est vital que l'Église aujourd'hui aille proclamer l'Évangile partout, en toute occasion, sans hésitation, sans répulsion, sans crainte. La joie de l'Évangile est pour tous et n'exclut personne. »

Le dernier mot est **participation**. Il faut ici être très attentif, car participer signifie « comment » traduire tout cela en pratique. Ce n'est pas simplement une question de décision individuelle. Il est nécessaire, avec calme et à l'écoute de l'Esprit, de discerner, de chercher, de trouver et d'habiter de véritables espaces de collaboration. Si la participation restait un simple « choix horizontal », nous n'irons pas loin, car elle demeurerait un projet purement humain.

Face aux difficultés, nous réagissons souvent selon des critères purement humains. Au lieu de cela, nous sommes appelés à tout placer à la lumière de l'Esprit : que nous dit la Parole ? Où l'Esprit nous conduit-il ? Où voulons-nous aller, ou « en Macédoine » ?

La participation consiste alors à éviter éviter les « espaces de conquête », éviter d'ériger des « autels alternatifs ».

Le discernement et la participation signifient favoriser les espaces de convergence et de collaboration, tant au sein de l'Association que dans la Famille salésienne au sens large.

Est-ce que ce sera facile ? Non. Mais qui a dit que nous avons choisi la partie la plus facile ?

Regardons donc le chemin de la participation, sous la conduite de l'Esprit, comme une réponse à son appel et à sa direction. Le chemin lui-même fait déjà partie de l'objectif, car en cours de route, nous apprenons à mieux reconnaître nos limites et notre potentiel, le désir de faire grandir les autres tout en reconnaissant que nous aussi devons grandir. Le pape François dit que c'est là que réside le « point critique ».

Le mot « participation », dans un magnifique discours prononcé par le pape François le 9 octobre 2021 – la fin de semaine de l'ouverture du processus synodal, suivi le lendemain d'une homélie qui le complète –, est ainsi défini : « Communion et mission risquent de rester des termes un peu abstraits si l'On ne cultive pas une pratique ecclésiale qui exprime la réalité concrète de la synodalité. À chaque étape du chemin et du travail, favorisant l'implication effective de tous et de chacun.. Je souhaite affirmer que célébrer un synode est toujours une chose belle et importante, mais celui-ci ne porte réellement de fruits que s'il devient l'expression vivante de l'être de l'Église, dans un agir caractérisé par une vraie participation. Ce n'est pas là une exigence de style, mais de foi : la participation est une exigence de la foi baptismale.»

Chers amis, je souhaitais partager avec vous cette réflexion – peut-être un peu longue – afin que ce que nous vivons ces jours-ci puisse consolider et fortifier notre cheminement.